

— Non plus. »

Je fus surpris de constater que la compagnie avait tout de même fourni le bateau, et qu'on ne nous demandait pas d'y pourvoir nous-mêmes. J'avais amené avec moi un chapeau, une veste, un pantalon, une chemise et quelque chose qui rappelait de loin une paire de souliers. Mais tout le monde, à bord, n'était pas aussi fortuné. Tel n'avait pas de veste, tel pas de chemise, tel autre, avec des chiffons, des bouts de bois et de la corde, s'était confectionné des espèces de mocassins. J'appris plus tard que, sur la *Yorikke*, contrairement à l'habitude, les plus déshérités étaient aussi les mieux vus du capitaine, leur pauvreté leur ôtant toute envie de débarquer et d'abandonner la brave vieille à son destin.

Ma couchette était fixée à la cloison de la cour-sive, tandis que les couchettes d'en face l'étaient à une cloison de bois qui divisait le poste en deux parties. De l'autre côté de cette cloison, il y avait de nouveau deux couchettes, et deux autres, enfin, contre le bordage opposé. C'est ainsi qu'on avait réussi à loger huit hommes en permanence dans un espace déjà trop exigü pour quatre. Mais, pour éviter que les hommes qui couchaient contre le bordage dussent sortir par le hublot, trop petit pour leur livrer passage, la cloison qui partageait le poste en deux ne courait pas d'un bout à l'autre de celui-ci, mais s'interrompait aux deux tiers de sa longueur; là où elle s'arrêtait commençait le mess, le réfectoire. Le règlement exige qu'il soit séparé des dortoirs : on ne pouvait mieux tourner la difficulté, puisque ces trois pièces, qui n'en formaient en réalité qu'une, se trouvaient idéalement séparées par la cloison, quitte à supposer des portes toujours ouvertes, chose facile puisqu'il n'y avait de porte que celle qui donnait sur la coursive! Une table assez grossière, avec à chaque

bout un banc du même style, occupait le milieu de ce réfectoire; dans un coin, près de la table, un vieux seau bosselé coulait : c'était la cuvette, la baignoire, l'évier, c'était aussi le dernier recours des ivrognes encore assez lucides pour y penser.

Ce poste de huit hommes comportait quatre armoires; c'était en fait quatre armoires de trop, puisque nous n'avions rien à y suspendre. Et, si l'on n'en avait prévu que quatre, c'est qu'il était entendu d'avance que le cinquante pour cent de l'équipage de la *Yorikke* ne posséderait rien. Comme les portes en avaient disparu, on pouvait aller jusqu'à en conclure que le cent pour cent des marins n'en avait plus aucun usage.

Les hublots étaient exceptionnellement petits et troubles. Chaque fois qu'on se demandait, incidemment, à qui revenait l'honneur de les nettoyer, ce n'était jamais de « moi » ni de « toi » qu'il était question, mais toujours de « lui », et « lui » n'était jamais là. D'ailleurs, il y avait au moins un de ces hublots pour lequel la question ne se posait même pas, le papier de journal y ayant depuis longtemps remplacé le verre. C'est pourquoi le poste, même par grand soleil, restait plongé dans une douce pénombre. Quant aux deux hublots qui donnaient sur le pont, ils ne devaient pas rester ouverts la nuit, parce que la lueur de la lampe eût gêné les gens de quart. Ce qui fait qu'on était au moins à l'abri des courants d'air...

Il ne se passait pas un jour qu'un homme, s'étant pris le pied dans la crasse ou y ayant égaré une aiguille ou un bouton, ne se décidât à balayer le poste. Une fois par semaine, on l'inondait d'eau de mer : c'est ce qu'on appelait laver et fauberter. Il n'y avait ni savon, ni soude, ni brosse : la compagnie, naturelle-